

La revue des mondes imaginaires

BIFROST

N°89



Nancy Kress :

où les biosciences conjuguées au futur

- ELIZABETH BEAR ET LA GÉNÉALOGIE DES SHOGGOTHS
- LES JEUX D'ENFANTS DE KETTY STEWARD
- ISABELLE DAUPHIN EN APNÉE
- UN MONUMENT MARTIEN POUR LINDA NAGATA

Sommaire

► Interstyles

Martin le mercredi	6
Nancy KRESS	
Un jeu d'enfant	26
Ketty STEWARD	
L'Écllosion des Shoggoths	33
Elizabeth BEAR	
En finir	56
Isabelle DAUPHIN	
L'Obélisque martien	71
Linda NAGATA	

► Carnets de bord

BALLADES SUR L'ARC	
Objectif Runes : les bouquins, critiques & dossiers	90
Le coin des revues, par Thomas Day	128
Paroles... de traductrice : Anne-Sylvie Homassel par Erwann Perchoc	130
AU TRAVERS DU PRISME : NANCY KRESS	
Nancy Kress et ses lendemains : un entretien, par Quarante-Deux	134
Nancy Kress multipliée par Quarante-Deux, par Org	148
Danse des mots et feux croisés : un guide de lecture kressien	158
Bibliographie des œuvres de Nancy Kress, par Alain Sprauel	170
SCIENTIFICTION	
De l'évolution des espèces en SF, par J.-Sébastien Steyer & Roland Lehoucq	180
INFODÉFONCE ET VRACANEWS	
Paroles de Normes : pour quelques news de plus, par Org	188
Prix des lecteurs 2017 : les lauréats	191

Editorial

.....

L'année d'après... Ce n'est pas toujours la plus simple, la plus facile à gérer. 2017 a donc été pour *Bifrost* l'année d'après. Après quoi ? Après l'anniversaire de nos vingt ans, bien entendu, douze mois au cours desquels nous avons été portés par une effervescence festive, des opérations en librairie, l'édition d'un hors-série sur la bande dessinée de science-fiction et beaucoup, oui, *beaucoup* de communication — un domaine assez éloigné de notre sphère d'excellence, la communication ; suffit de se souvenir, non sans une certaine nostalgie, du prix du pire, les fameux Razzies, qui occupèrent nos pages pendant quelques lustres... Or si, pour *Bifrost*, 2017 aura été une année post-événement, période au cours de laquelle, en somme, nous nous sommes efforcés d'éviter la gueule de bois (à savoir accepter le fait que, oui, ça y est : on est *vieux*), l'instant apparaît idéal, en ce premier numéro d'un millésime 2018 tout frais, pour revenir sur certains faits marquants ayant jalonné 2017, et croyez bien qu'ils sont d'importance. Nous l'avions déjà évoqué (n°87), en octobre dernier s'est donc déroulé Le Mois de l'Imaginaire, une opération commerciale réunissant tout un paquet d'éditeurs, petits (voire micros), gros (voire énormes), indépendants et groupes internationaux mêlés, de Pocket à Bragelonne en passant par Mnémos, ActuSF, Folio, l'Atalante, Le Béalial' et autres Moutons électriques, La Volte, Le Livre de Poche ou J'ai Lu (liste non exhaustive). Bref, du monde motivé par l'idée d'initier une opération commerciale, un mois dédié à nos littératures au cours duquel seraient menés des événements communs, en librairie mais aussi en matière de presse et de communication (oui, encore la communication...). On s'est réunis (beaucoup), on a parlé (encore plus), on a créé un logo, réalisé quelques films de promo, et chacun a mis au pot pour s'offrir les services d'une attachée de presse dédiée qui a bossé pendant deux mois sur tout ça. L'essentiel des participants à l'aventure s'est retrouvé il y a une poignée de semaines pour faire le bilan de cette première — un bilan contrasté, mais qui a validé l'idée d'un Mois de l'Imaginaire 2, et c'est bien l'essentiel : rendez-vous est donc pris pour octobre 2018. En marge de cette démarche strictement commerciale, à l'origine initiée par les seuls éditeurs de poche, certaines maisons indépendantes (dont le Béalial' — et *Bifrost*, par association) ont lancé un Appel de l'Imaginaire (évoqué pour sa part dans notre 86^e livraison) afin de mobiliser les bonnes volontés (1500 signataires) et préparer ce que nous avons appelé, en toute simplicité, les États Généraux de l'Imaginaire. Un forum ouvert à tous a été créé (lappeldelimaginaire.fr — 166 inscrits à ce jour) afin de débattre autour de quantité de pistes de réflexion (améliorer la visibilité de nos genres en librairie, dans les médias, auprès des institutions, la question de la jeunesse, de l'université, des manifs culturelles, les problèmes de définition des genres, le cloisonnement et l'appartenance, le paiement des auteurs et des traducteurs, etc.). Les États Généraux se sont de fait déroulés lors des dernières Utopiales de Nantes (92 000 visiteurs, ceci dit en passant !), pendant trois heures, un samedi matin (aïe !), et avec 150 participants environ. Jérôme Vincent (ActuSF) et Mathias Echenay (La Volte) ont fait une présentation chiffrée du domaine (avec, d'entrée, histoire de poser les débats, le chiffre qui tue : moins trois millions d'exemplaires vendus, hors jeunesse, entre 2003 et 2016, soit 7 231 643 volumes pour 2003 contre 4 192 160, pour 2016, sources GfK...), puis, pendant deux heures, chacun a pu intervenir : auteurs, illustrateurs, éditeurs, traducteurs, libraires, bibliothécaires, et bien entendu lecteurs, dans une ambiance bon enfant, histoire de pointer les problèmes et d'esquisser des solutions. Divers groupes de travail sont aujourd'hui en cours d'élaboration : reste à espérer que toute cette énergie déployée aboutisse à du concret... Pourquoi revenir sur tout cela ? Parce qu'il est essentiel de comprendre que 2017 aura été l'année des actions globalisées dans le champ des littératures de genre ; rien moins qu'une révolution, croyez-le bien : réunir quantité d'éditeurs, nombre d'acteurs du milieu représentant

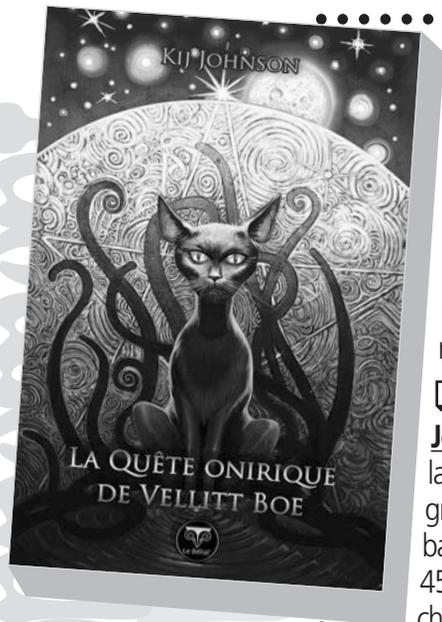
Isirotib3

l'essentiel des intéressés, afin de constater, échanger et se projeter dans une ambition commune et constructive, voilà qui n'avait tout simplement jamais été fait, et constitue en soit une réussite... Reste, on l'a dit, à voir sur quoi tout cela débouchera en 2018. D'autant que question nouveautés, cette jeune année nous en promet pas mal. Et tous azimuts. On pense par exemple aux éditions Hugo & Cie, qui annoncent la création d'une collection de science-fiction sous la houlette de Philippe Hupp. Si la maison concernée a de quoi surprendre (et inquiéter...), le directeur de collection évoqué, au goût aussi sûr en matière de SF que de whisky et de cigare, intrigue (et rassure), pour le moins. On pense aussi à Carbone. Dont on nous dit que c'est « *du cinéma, de la bande dessinée, du jeu vidéo, des livres, des essais, et plus encore...* » Bref, on sait pas trop, mais une revue éponyme devrait être lancée sous peu (après un financement participatif sur Kiss Kiss Bank Bank ayant levé 34 500 euros) consacré à la « pop culture » (là aussi, sincèrement, qu'entend-on véritablement par « pop culture » ?). On devrait y trouver de la BD, des critiques, de l'actu, voire même une nouvelle ou deux. Le tout en 196 pages et en quadri, s'il vous plaît. Intéressant... Et puis, bien sûr, on pense à Albin Michel Imaginaire, AMI, oui, soit la marque de la vénérable maison parisienne bien connue, editrice en France de Stephen King (et de Bernard Werber — l'art du grand écart), qui, sous l'égide de Gilles Dumay, récemment débarqué des éditions Denoël (décision totalement incompréhensible, répétons-le, tant « Lunes d'encre », la collection qu'il y avait créée et qu'il dirigeait depuis près de vingt ans, fait l'unanimité) annonce pour octobre 2018 (décidemment, cet automne s'annonce encombré) un lancement en grande pompe avec rien moins que six titres, dont **Anathem**, de Neal Stephenson, **The Stars Are Legion**, de Kameron Hurley, et **Battle Mage**, de Peter A. Flannery (mais aussi, si on en croit l'un des agents de l'auteur, **American Elsewhere**, de Robert Jackson Bennett). Difficile d'extrapoler une quelconque ligne éditoriale de ces quelques titres, tant s'y mêlent ambitions commerciales (de bon aloi) et exigence littéraire (d'aloï encore meilleur), mais il ne fait aucun doute que l'ensemble sera soutenu par un plan commercial et marketing des plus étayé, et que l'arrivée d'AMI sur le marché des littératures de genre constituera l'événement de la fin 2018... Des doutes et des promesses, en somme, pour cette année en devenir. Et du pain sur la planche. Avec un premier rendez-vous qui pointe déjà le bout de son nez, du 16 au 19 mars prochain : le Salon du Livre de Paris, qui annonce un gros plateau SF/fantasy. Ouvrez l'œil : il se pourrait bien qu'on soit dans les parages...



Olivier Girard

Vous êtes déjà abonné à **BIFROST**? Parrainez l'un de vos amis (ou ennemis !) et recevez **LA QUÊTE ONIRIQUE DE VELLITT BOE** de Kij Johnson, un retour dans le monde des rêves créé par Lovecraft, lauréat du World Fantasy Award 2017, illustré par Nicolas Fructus pour la seule édition francophone !



Option 1

Je suis déjà abonné et je parraine un pote pour un an (5 n°) à compter du n°90 ; je reçois gratos le bouquin de **Kij Johnson** aux éditions du Béliat', parce que cette fantasy-là, c'est pas du Mickey.

Je joins un chèque de 45 € plus 7 € de participation aux frais de port, soit **52 €** et c'est pas cher payé (60 € pour l'étranger)*, et je vous refile sur papier libre mon adresse et celle du nouvel abonné.

Option 2

Je ne suis pas encore abonné, ma vie est une vallée de larmes. Aussi je m'abonne à compter du n°90, je reçois gratos le splendide ouvrage de Kij Johnson, et m'en retourne baguenauder vers Kadath l'inconnue. Je joins un chèque de 45 € plus 7 € pour les frais de port, soit **52 €** et c'est pas cher payé (60 € pour l'étranger)*, sans omettre de vous renvoyer le coupon ci-dessous ou mon adresse sur papier libre (c'est la fête, vous êtes beaux, ma vie prend sens : je cours nu dans la jungle urbaine !).



Merci de libeller les chèques à l'ordre de :

Le Béliat'

50 rue du Clos

77670 SAINT MAMMES, FRANCE

Pour l'étranger, les règlements sont à effectuer par mandat international uniquement, ou CB via notre site Internet www.belial.fr

* offre valable jusqu'à la parution du *Bifrost* n°90, le 26 avril 2018.

NOM PRÉNOM

ADRESSE

CODE POSTAL VILLE

COURRIEL DÉCLARATION D'AMOUR

Interstyles



*Elizabeth Bear
Isabelle Dauphin
Nancy Kress
Linda Nagata
Ketty Steward*

.....

Nancy KRESS

Nancy Kress, née dans un trou perdu au nord de l'État de New York en 1948, est finalement devenue écrivain un peu par hasard — par désœuvrement, voire frustration, diraient certains, elle qui se destinait au métier d'institutrice avant de se retrouver coincée chez elle, deux enfants en bas âge sur les bras au début des années 70. Elle confie même, un peu plus loin dans nos pages, avoir été quelque peu surprise en constatant que finalement, ce qu'elle écrivait pendant la sieste de son petit dernier, oui, c'était bel et bien de la science-fiction... Quarante ans plus tard, après près de cent cinquante nouvelles et novellas publiées, bientôt vingt-huit romans, neuf recueils et une litanie de prix littéraires récoltés (dont deux Hugo, deux Locus, six Nebula, un Theodore Sturgeon, un Grand Prix de l'Imaginaire et six prix des lecteurs de la revue Asimov's Science Fiction), il apparaît tout de même difficile d'évoquer le hasard... D'autant qu'on parle là d'une œuvre de SF majeure, à son meilleur dans le format de la novella ou du court roman, sans doute aucun, mais qui a imposé son auteure comme la chef de file de toute une génération d'écrivaines de science-fiction (dont on retrouve certaines représentantes au sommaire du présent numéro) produisant aujourd'hui parmi ce qu'il y a de plus intéressant en SF en général, et en SF outre-Atlantique en particulier (au-delà des Elizabeth Bear et autre Linda Nagata ici présentes, on l'a dit, on pense tout particulièrement à Ada Palmer, N. K. Jemisin, Ann Leckie ou encore Charlie Jane Anders). Bref, voilà qui, après le gros recueil **Danses aériennes**, composé par Quarante-Deux, que nous venons de publier au Béal', appelait bien un dossier bifrostien, dossier qu'on ouvre ici avec une nouvelle inédite dans la pure veine de notre sujet, un récit qui lui a valu l'un de ses six prix des lecteurs de la revue Asimov's évoqués quelques lignes plus haut.

Déjà paru dans Bifrost :

- « Les Fleurs de la prison d'Aulite » in Bifrost 17
(prix Nebula, Asimov's et Theodore Sturgeon 1997)

Martin le mercredi



MARTIN SE RÉVEILLA dans un vaste lit blanc, aux côtés d'une brune endormie qui portait une nuisette en dentelle blanche. Il ne connaissait ni cette pièce, ni cette femme.

Lentement, il se redressa sur son séant, dans l'attente de la douleur. Celle-ci brillant par son absence, il posa la main sur l'épaule de la dormeuse qui tressaillit, sans se réveiller ; ce léger mouvement lui fit retirer sa main, qu'il contempla — des doigts roses, robustes. Son alliance avait disparu.

Tout ici n'était que blancheur : les murs, les boiseries, les rideaux, la literie. Des motifs subtils couraient sur le dessus-de-lit. Sa chambre à elle, donc. Mais, par la porte ouverte du placard, il apercevait une garde-robe masculine au complet : des chemises, deux costumes et son pardessus porte-bonheur élimé.

Elisabeth projetait de faire don de ce vêtement à l'Armée du Salut. Debout dans la chambre qu'il occupait à l'hôpital, des larmes inusitées ruisselant sur ses pommettes ciselées, elle avait dit : *Tu ne le mettras plus jamais, je ne peux pas le supporter, Martin, je ne peux pas...*

« Mince, on a oublié l'heure ! lança la brune. Je suis en retard, laisse-moi me doucher en premier, tu veux, John ? » La voix enjôleuse, le sourire dévastateur, elle lui piqua un baiser sur l'oreille, ôta sa nuisette et fila nue dans la salle de bains dont elle ferma aussitôt la porte. Elle possédait le plus joli cul que Martin ait vu de sa vie.

Il se leva avec précaution. Pas de douleur. Un portefeuille trônait sur la commode — le sien, offert par sa mère deux Noëls plus tôt, le cuir brun usé par le frottement contre son trousseau de clés dans sa poche. L'objet contenait un permis de conduire où figuraient sa photo et les mentions *JOHN L. JENKINS, 164 Stacey Drive, Apartment C*. John L. Jenkins disposait d'une MasterCard et de soixante-cinq dollars en espèces. Plié avec les billets, il y avait un mot : *N'oublie pas le lait ! Je t'aime. Connie.*

Martin agrippa le bord de la commode et tint bon jusqu'à ce que son vertige passe.

Le costume, en polyester bleu raide, lui allait. Il s'habilla avec frénésie, tel un individu sur le point de mourir, ce qu'il était bien — lui, Martin Oliver, dont la dernière rémission avait pris fin des mois plus tôt et dont l'épouse, Elisabeth, avait craqué après une année d'un courage aussi pénible que brusque en pleurant sur son pardessus dans une chambre où rien, à dessein, n'était de couleur blanche.



La brune chantait sous la douche, mots indistincts dans un contralto puissant. Martin se rua hors de la pièce, traversa un salon inconnu, atteignit la porte d'entrée, tira le battant à lui d'une secousse, mais revint ensuite dans la minuscule cuisine pour ouvrir le réfrigérateur. Derrière un cruchon de jus d'orange et les restes d'un rôti à la cocotte, il trouva un brick de lait scellé.

Il tira des clés de la poche de son pardessus. Derrière le 164 Stacey Drive, sa vieille Mercedes trônait sous un érable dépouillé, sur un parking défoncé, entre une Ford Escort et une Toyota Mercel. Il gratta le pare-brise pour ôter le givre. « Salut John ! » lança un joueur adolescent. Martin se força à faire bonjour de la main. Le jeune en short lycra courait jambes nues dans le froid.

De crainte de prendre le moindre risque, il roula au pas. Stacey Drive débouchait sur Dewey, une grande artère qu'il reconnut. Le plus clair de la circulation rejoignait le centre-ville. Martin prit dans la direction opposée ; pendant le long arrêt au feu en bas de la rampe d'accès à la voix rapide, il sortit de la boîte à gants la carte bleue. MERCEDES 1981 4 PORTES BLEUE JOHN L. JENKINS.

À Allenham, chaque maison occupait un demi-hectare de terrain délimité par des haies. Les bus scolaires encombrant les rues sinueuses marquaient leurs arrêts et leurs départs en faisant clignoter leurs rampes lumineuses rouges. Martin observa Emily Mastro, la meilleure amie de Camilla, qui hissait son cartable en tissu écossais dans le bus n° 62. Il tendit le cou pour regarder par les fenêtres du car, mais il ne vit que des mouvements flous, comme si les enfants nageaient sous l'eau. Le sac repas de Camilla gisait, incongru, au milieu de son allée. Il le ramassa en allant vers la porte d'entrée ; le papier ciré marron, glissant sous ses doigts, sentait le beurre de cacahuète et la confiture. Il passa une longue minute à contempler la maison, un parallépipède massif à toit plat en bois grossier et briques brutes.

Elizabeth, venue ouvrir dans un peignoir rouge qu'il ne lui connaissait pas, ses courts cheveux blonds en pagaille, écarquilla les yeux. « Martin ! Oh, seigneur ! On n'est pas mercredi... » Elle avisa le sac repas de Camilla ; son visage se déforma de tristesse. « Elle t'a vu ? »

Hébéte, il secoua la tête. « Tu es bien Martin ? demanda Elizabeth, hésitante. Pas... Cody ?

– Cody ? » Il avait du mal à parler. « C'est qui ça, Cody, bordel ?

– On n'est pas *mercredi*. Appelle le Dr Hasselbach, tu as son numéro dans ton portefeuille. Seigneur, je suis navrée, mais tâche de comprendre : je ne peux pas... je ne peux pas risquer que...



– Attends ! Elizabeth ! »

Martin s'époumonait en vain : elle avait déjà refermé la porte. Un verrou joua derrière le battant.

Il s'aperçut alors que les hautes fenêtres en renforcement de sa maison comportaient des barreaux.

Le Dr Hasselbach l'accueillit en personne dans le hall du Centre médical Clinton, un atrium luxueux, rempli de ficus, bordé de fines colonnes et d'écrans grillagés. Dès qu'il posa les yeux sur le médecin, il le reconnut. Étrange sensation : une portion de son esprit qui se mettait sens dessus dessous, comme une chaussette. Hasselbach, de petite taille, le front dégarni, posa la main sur le bras de Martin, un geste intime qui perturba ce dernier, faute de contexte.

« Cody ?

– Non, Martin. »

La main resta sur son bras ; il s'aperçut — se rappela, ou devina — qu'Hasselbach était psychiatre. Il le suivit dans son bureau.

« Vous éprouvez un sentiment de confusion bien naturel, Martin », dit l'autre. La phrase était tellement inadéquate que le nouveau venu dut réprimer un fou rire.

« Je meurs. D'un cancer. Enfin, j'en mourais. J'étais à l'article de la mort... » Hasselbach l'écoutait avec attention, petit homme derrière un grand bureau. Cette intensité le mit en colère. « Mais bordel, il se passe quoi, docteur ? Je veux des réponses !

– Du calme, Martin. Du calme. Si vous laissez la rage vous consumer, Cody va émerger.

– Cody ? *Docteur...*

– Respirez à fond. Prenez une minute. » L'autre passa ses doigts dans sa chevelure clairsemée. Martin étudia la pièce. Des pilastres sans entablement, des fenêtres d'un blanc brillant à voûtes symétriques — style néo-formaliste. Un dé clic se fit en lui, comme d'un verrou qui trouve son logement. *Je suis architecte.*

Je suis ? J'étais ?

« Du calme, Martin. Vous ne pouvez pas vous permettre de céder à la colère. La colère libère Cody, la personnalité que nous avons dû vous implanter pour induire votre trouble dissociatif de l'identité. » De nouveau, Hasselbach passa ses doigts dans ses cheveux rares. La sueur perlait sur la peau granuleuse des ailettes de son nez. « Par où commencer ? Vous le savez déjà, quand vous êtes... quand vous n'êtes pas... Les personnalités multiples apparaissent uniquement chez les enfants soumis



à de graves abus ; elles constituent une défense contre les parents qui les torturent. D'habitude, ces enfants répriment leur rage, mais elle se concentre sans exception dans une personnalité violente, à l'exclusion des autres. Vous ne vous rappelez rien de tout ça, Martin ?

– Non ! » Le verrou avait sauté. Le sol s'inclina dans un concert de hurlements et une odeur crue d'essence. Un objet vola, minuscule, mortel. Martin se retrouva debout, poings serrés ; du gauche jaillissait une lame de dix centimètres. Hasselbach se ratatina encore derrière son bureau tandis que la porte s'ouvrait et que deux gardes entraînaient en trombe. Martin, hébété, se tourna vers eux. Il ouvrit la main, laissant choir le couteau.

« Attendez ! » beugla le médecin, d'une voix de stentor surprenante pour quelqu'un de sa taille. Tout à coup, Martin le vit acclamant les Packers. Les gardes s'arrêtèrent net, perplexes. « Martin ? demanda-t-il.

– Oui », souffla ce dernier, dont le cœur battait fort et qui sentait toujours l'odeur d'essence. Le liquide inflammable détrempeait ses jeans et ses baskets. C'était une allumette qui avait volé dans les airs... Comment savait-il que Hasselbach était un supporter de Green Bay ?

« Merci, le problème est réglé », dit le médecin aux deux gardes qui repartirent plutôt mécontents. Il resta derrière son bureau.

Martin le dévisagea. Au-dessus de l'épaule du psychiatre, la lumière d'un soleil hivernal vue par une fenêtre en forme d'arche baignait une place aux niveaux étagés reliés par des marches larges et basses que les gens gravissaient d'un pas pressé pour éviter d'arriver tard à leur travail — des gens réels sachant où ils allaient. L'odeur d'essence s'estompa. À sa place, Martin revit le mot dans son portefeuille. *N'oublie pas le lait ! Je t'aime. Connie.*

« Je pose des moquettes, dit-il soudain. Enfin... John en pose. John Jenkins. »

Hasselbach se pencha en avant. « Oui. Comme vous, dans le temps, pour vous payer la fac. Que savez-vous d'autre sur Jenkins ?

– Rien, reconnut-il. Vous m'avez délibérément implanté une personnalité violente ? Comment ? *Pourquoi ?*

– Par hypnose sous l'effet de drogues expérimentales. Afin de pousser votre esprit à engendrer la personnalité alternative primaire, John Jenkins. » Hasselbach semblait guéri de son anxiété. De toute évidence, Martin, en tant que tel, n'était pas très effrayant. À part pour lui-même.

« Tâchez de comprendre l'intention de nos recherches, reprit le médecin d'un ton apaisant. Depuis vingt ans au moins, la pratique clinique rendait compte d'étranges variations entre les personnalités d'une



identité dissociée. Des variations *physiques*. L'une pouvait être allergique au jus de citron, et l'autre en boire des litres sans réaction ; l'une être gauchère, l'autre droitère... »

Martin, sa main gauche ayant lâché le couteau, fouilla sa poche avec la droite, à la recherche de ses cigarettes, qui ne s'y trouvaient pas.

« ... l'une fumer et l'autre pas », conclut Hasselbach.

Il comprit enfin. « L'une avoir le cancer et l'autre pas. »

Le médecin le toisa avec compassion. « Tout juste. Au début, les chercheurs restaient incrédules, mais il y a des cas avérés depuis plus de dix ans. Si une personnalité dépourvue de cancer domine, la tumeur réduit et peut même disparaître, à condition que la personnalité saine reste dominante *et* ignore l'existence de la personnalité malade.

– D'où John Jenkins.

– Oui.

– Et j'ai... » Il voulait dire : *Et j'ai, en tant que Jenkins, un autre boulot, un autre appartement, une autre épouse, maîtresse ou allez savoir, en plus d'une personnalité implantée qui a poussé Elizabeth à installer des barreaux aux fenêtres parce que j'ai fait un truc dont je ne me souviens même pas.* Les mots lui restèrent dans la gorge. L'espace d'un instant, les élancements reprirent sous son crâne. Une image palpita à la lisière de son champ de vision — un objet minuscule volait... Martin se remplit les poumons et se courba, la tête entre les genoux. Il sentit, plus qu'il ne vit, Hasselbach tendre la main vers le bouton d'alerte sous son bureau, mais Cody battit en retraite.

« Rappelez-vous un détail crucial, lui dit le médecin avec gentillesse. Vous avez choisi ce traitement. Avec Elizabeth.

– Je l'ai *choisi* ? Alors pourquoi je ne m'en souviens pas, bordel ? »

Hasselbach baissa les yeux vers la surface vernie de son bureau, aussi brillante et lustrée que les feuilles de ficus du vestibule néo-formaliste — des plantes artificielles, s'avisait soudain Martin.

« Cela viendra. Pendant vos émergences programmées. Celle-ci ne l'est pas et je reconnais qu'elle me préoccupe. Il doit s'agir d'une émergence incomplète de la personnalité Martin. Aucune certitude, vu le caractère expérimental de ce processus. Mais oui, vous vous rappellerez avoir choisi cette option quand vous redeviendrez pleinement Martin, ce qui se produit de façon limitée dans le temps pour empêcher que la tumeur ne regrossisse. Vous restez vous-même. L'implant hypnotique veille à ce que vous vous souveniez de votre vie principale. » Le médecin le dévisagea. « Pendant six heures chaque mercredi. »



*

Il roula prudemment, évitant de voir le tableau de bord d'un fourgon Ford se surimposer à celui de la Mercedes et, en général, tout ce qui n'était pas solide devant ses yeux. Une fois à la librairie The Bookshelf, il se dirigea sans délai vers la section des livres d'art. Sur l'architecture, il n'y en avait guère : *Nos maisons de campagne* de Lawrence Grow, *La Maison* de Tracy Kidder, *Comment ça tient ?* de Mario Salvadori, *Concevoir le futur — un guide de l'architecture du Vingtième siècle* de Martin Oliver. Il l'ouvrit à la page de dédicace :

Pour Elizabeth — bien entendu, non ?

Il figurait en photo sur le rabat intérieur arrière, le visage émacié, étiré par la souffrance. *Martin Oliver, architecte au sein de la célèbre compagnie Olson & Vendretti, explore et explique les divers mouvements qui ont donné leur aspect à nos villes. Usant d'une prose brillante à la portée de tout un chacun, l'auteur...*

Il acheta le livre, l'emporta au restaurant le plus proche et tâcha de le lire. Chaque page abordait un sujet signifiant — controverse, innovation, débat, changement — qui toutefois ne signifiait rien pour lui. Enfin, quand le plat quelconque qu'il avait commandé se retrouva froid comme la glace et que la serveuse entreprit de lui jeter des regards entendus, Martin régla la note avec l'argent de John Jenkins et partit.

Chez Connie, il se campa devant le miroir en pied de la chambre toute en dentelle blanche et se dévêtit. Il était crevé et il avait mal à la tête, mais malgré sa lassitude, malgré sa migraine, il avait l'air en bonne santé et en pleine forme : un type de quarante ans qui surveillait son poids et travaillait sa musculature. Un corps ferme, plein de vie.

Il plaqua ses deux mains contre son abdomen, qui avait abrité la tumeur. *Cancer du pancréas. Inopérable. Désolés, monsieur Oliver...*

« Oh ! » lança Connie.

Il l'aperçut dans la glace : debout sur le seuil de la pièce, les bras chargés de livres. Un terme lui vint, raide, anguleux telle une façade d'hôtel : *la maîtresse d'école*. Enseignante de CM1, elle rentrait à trois heures et demie.

Elle sourit. « Quelle bonne surprise ! Alors, les gars, vous avez fini plus tôt, aujourd'hui ? Stan vous a encore tannés ? Hmmm... » Elle jeta les livres sur le lit et enlaça Martin par derrière.



Il se vit dans la glace, quatre mains, deux grandes pendant à ses côtés, deux petites lui caressant la queue qui se raidit et se dressa. Les petites mains ne portaient aucune bague.

« Hmm... » ronronna de nouveau Connie, qui le fit se retourner. Son occiput lui effleurait le menton. Elle avait des cheveux bruns lustrés, sans la moindre trace de gris ; quand elle leva la tête afin de l'embrasser, il constata que la peau autour de ses yeux luisait de jeunesse.

« J'adore quand tu rentres à la maison en avance, John. » Elle déboutonna son chemisier, révélant des seins pleins et ronds, les tétons érigés si roses qu'on aurait pu les prendre pour des langues miniatures ; ils ne ressemblaient en rien aux aréoles à fossettes couleur chocolat d'Elizabeth. De son épouse...

« Viens ici, John, dit Connie. Non, attends, je vais là. » Elle s'agenouilla et Martin comprit qu'aucune image, nulle part dans son esprit multiple, ne le détournerait de l'amante de John Jenkins. De son amante. Bref.

Mais plus tard, alors qu'ils se serraient l'un contre l'autre dans le lit de dentelle blanche, il tourna la tête pour éviter le regard de cette femme. Il y avait longtemps qu'il n'avait éprouvé de la honte. « Connie... » Sa voix se réduisait à un croassement.

Elle ne remarqua rien. Sous les draps, elle tâtait un objet au niveau de son postérieur. « C'est quoi, ça ? Un livre ? Tu l'as acheté aujourd'hui ? »

Il s'obligea à croiser son regard — elle avait des yeux gris clair, lumineux — sans pouvoir lui répondre.

« J'ignorais que tu t'intéressais à l'architecture, dit-elle. C'est bizarre, hein, les trucs qu'on continue de découvrir sur quelqu'un avec lequel on vit depuis six mois ? »

« J'attends le mercredi avec impatience. » Elizabeth se pencha vers lui par-dessus la table de la cuisine. Ses boucles blondes striées de gris lui retombèrent sur les yeux et la manche de son chemisier de coton effleura le beurre. Martin déplaça le beurrier. « Le reste de la semaine, je fais comme si, mais dans un coin de ma tête je compte les heures. Même si je me déteste de réagir ainsi.

– Je sais.

– Tu ne sais *pas*, Martin. Comment pourrais-tu ? Pendant six jours et dix-huit heures, chaque semaine, tu oublies que j'existe. »

Il se passa les mains sur le visage, tendant la peau de ses joues. Il se sentait fatigué, nauséux et très excité, une drôle de combinaison. Quelque chose tirait sur un coin de son esprit, quelque chose de blanc... qui disparut.



Elle resservit du café. C'était là le rituel du mercredi : une discussion, le lit, puis des heures précieuses en compagnie de Camilla après son retour de l'école. La partie discussion du rituel se centrait sur les sentiments d'Elizabeth, ce qui ne dérangeait en rien Martin. Elle avait gagné ce droit. Treize années durant, il avait élucidé ses propres sentiments en discutant ceux de son épouse. Il pêchait ce vocabulaire chez elle. Et contrairement à beaucoup de femmes, Elizabeth se montrait équitable. S'il écoutait avec sincérité une heure d'émotions, elle s'en satisfaisait et devenait aimante. Elle n'avait jamais, même dans des circonstances plus normales, pris davantage que son dû.

Il avait du mal à imaginer comment définir ce dû dans la situation actuelle.

« Ce n'est pas que je ne t'aime plus, déclara-t-elle. Bien au contraire ! Je n'arrive pas à me détacher de toi.

– Je ne veux pas que tu te détaches. » L'idée lui donnait le vertige. La vie sans Elizabeth ? Revenir à lui — c'était ainsi qu'il concevait chaque mercredi : revenir à lui — sans la voir, sans la toucher, sans lui parler... Il se remplit les poumons. Il ne pouvait y avoir personne d'autre pour lui qu'Elizabeth. Il n'y avait jamais eu personne d'autre depuis le jour où il l'avait vue traverser le campus de son pas alerte et confiant qui lui avait fait penser qu'elle pouvait affronter le monde entier.

« Oh ! Martin, je t'aime tant ! » Elle se leva d'un bond, contourna la table et le prit dans ses bras. Il se retrouva le nez planté entre ses seins. La partie discussion de la visite était terminée.

Au lit, elle se montra avide ; elle se pressait contre lui, poussait des cris. Il avait toujours adoré cette férocité, cette maîtrise décomplexée. Elle exhalait aussi une forte odeur de femme, une fragrance épicée qu'il n'avait jamais humée sur aucune autre et qui lui avait toujours paru l'essence même du désir. Un peu plus tard, la férocité devint tendresse et le parfum féminin perdit de son acuité. Lové contre son épouse avec une aisance instinctive, Martin sentit la grâce s'abattre sur lui, aussi inattendue et brutale que la douleur. Ils avaient toujours leurs mercredis, et tant qu'ils les avaient, l'étrange existence qu'ils s'étaient choisie gardait sa valeur. Il serra Elizabeth dans ses bras et éprouva une bouffée de gratitude quand elle lui rendit son étreinte sans un mot.

Il neigeait dru. John Jenkins leva les yeux de la moquette bon marché, « modèle Présidentiel », qu'ils installaient avec soin dans le salon ostentatoire d'une certaine Mme Crandall, et vit les flocons voltiger de l'autre côté des fenêtres. Celles-ci présentaient un aspect particulier, du



fait d'une architrave inutile et surchargée, qui le gêna au point qu'il interrompit sa tâche. Dans la rue, des pneus crissèrent, un coup de freins brutal.

« Alors le gars plante sa pute, retourne au bar, lève la rousse, et tous les trois se la donnent pendant au moins vingt minutes. Génial, comme film. Oh, Jenkins, t'écoutes ? »

Abasourdi, Martin considéra le marteau qu'il tenait et qui présentait une entaille sur la gauche de la poignée. Il n'avait jamais vu cet outil.

« Hé ! Ralenti pas, l'empoté ! On a presque fini ! »

Stan. Stan, oui. Comment le savait-il ? Comment savait-il que cette horreur gothique était le salon de Mme Crandall ?

« Dis voir, John, ça va ? »

– Quel jour est-on ? demanda Martin.

– Quel jour ? Mardi, tête de nœud ! Pourquoi tu...

– Finis. Je pars.

– Mais tu... Paul va pas aimer ! »

Il y avait deux véhicules dans l'allée, la vieille Mercedes de Martin et une camionnette arborant l'inscription TAPIS VOLANTS/LA JUSTE QUALITÉ AU JUSTE PRIX. Les gros flocons mouillés de la neige hors saison se posaient sur des massifs de jonquilles et de tulipes en fleurs pour fondre aussitôt.

Il prit la Mercedes et rejoignit le centre ville. Il voulait voir Elizabeth, mais redoutait qu'elle le renvoie. Les deux fois où il s'était présenté un autre jour qu'un mercredi, elle l'avait laissé dehors. À une occasion, il s'était peut-être mis en colère, lui semblait-il, bien qu'il ne se rappelle pas ce qui s'était passé ensuite, ni à combien de temps ça remontait. Là, on était en mai. Et demain serait un mercredi. Il pouvait attendre demain pour voir Elizabeth.

Mais dès son entrée dans l'appartement, il comprit qu'il se mentait. Il ne s'était pas rendu en ville parce qu'on était mercredi. Connie se tenait au milieu du salon en bas, porte-jarretelles, culotte et soutien-gorge de dentelle blanche, ses longs cheveux bruns dénoués. Elle tenait deux verres d'un champagne rosé.

« Joyeux anniversaire, chéri », ronronna-t-elle de sa voix de contralto, sexy mais innocente, comme si rien ne pouvait tourner mal dans un monde aussi formidable. Comme si rien n'avait jamais tourné mal. Elle rejeta ses cheveux en arrière et sourit. « Pile à l'heure, John. »

Martin s'approcha d'elle.



« Bon, faut qu'on parle, John, dit Stan. Tu fais pas ta part de boulot. Paul commence à s'en rendre compte. Tu vas être dans la merde, mon pote.

– Je sais. » John avait une grosse migraine, et du mal à se concentrer sur ce que disait Stan. Connie et lui s'étaient engueulés la veille au soir ; il ne savait pas trop ce qu'il lui prenait, parfois, à cette fille. Selon elle, il était distrait depuis leur premier anniversaire. Différent, d'une manière ou d'une autre — il la traitait comme si elle n'était pas là.

« Bon, tu comptes faire quoi ? » demanda Stan. Ils se trouvaient dans l'entrepôt, entourés de rouleaux de tapis qui évoquaient des diplômes géants et duveteux. Son collègue de travail se tenait sur un restant à moitié déroulé de Dupont Xtra Life en bleu égyptien.

« Hein ? » Martin jeta un regard hébété alentour. Des tapis, un type musclé, furieux, qui le fusillait du regard...

« Je te demandais ce que tu comptes faire ! Bordel, John, réveille-toi !

– Désolé. » Sa migraine devait être pire qu'il ne l'avait cru ; il avait failli s'évanouir à l'instant. Il devait se focaliser sur ce que disait Stan : l'autre était de ceux qui se fichaient en rogne face à une faiblesse ou une maladie, parce qu'elle le déstabilisait. Une réaction fréquente... *Comment savait-il ça ?* « Je vais prendre sur moi. C'est juste que je chope ces terribles maux de tête.

– Alors va voir un docteur ! lança Stan. Ou Paul te foutra à la porte. T'as pigé, malgré la migraine ?

– Sale enfoiré, tu me reparles sur ce ton et je t'arrache le cœur », dit Cody.

Stan recula d'un pas. Sa mâchoire se décrocha, comme dans un dessin animé. Cody trouva l'image rigolote, à part qu'il aurait bien tatané cette bouche béante. Ce connard qui lui donnait des ordres, à *lui*... Il l'empoigna par le devant de son tee-shirt et le souleva de terre. Le tissu se déchira.

« John ! Que... qu'est-ce que... »

Cody lui planta son poing dans le plexus solaire, puis son genou dans les parties. En quittant l'entrepôt, il entendit la mauviette vomir tripes et boyaux.

Jenkins avait garé sa Mercedes le long du grillage. Cody enfila la voie rapide et accéléra. Il lui fallait de la dope. Putain, il était resté à l'ombre trop longtemps — des mois d'affilée, pour le coup — pendant que Jenkins et Oliver, ces poules mouillées, vivaient leur petite vie de merde. Bon, il devait reconnaître que chacun avait sa poule de première. Peut-être qu'au lieu de se piquer, il devrait aller tâter le petit cul de Connie...



mais non, elle serait au boulot, à jouer la jolie maîtresse d'école. Elizabeth, alors — la gamine serait en classe, justement...

Un semi-remorque à l'enseigne d'une marque de produits nettoyants essaya de le doubler par la droite. Cody écrasa la pédale d'accélérateur et, dans un rugissement de moteur, se rabattit devant le camion, frôlant sa calandre. Le conducteur le corna. Cody lui adressa un doigt, à ce salaud arrogant ! Une queue de poisson, ça lui faisait les pieds ! Ensuite, il ralentit. L'autre tenta de nouveau de le doubler, par la gauche, cette fois.

Il sentait la rage monter en lui, pure, concentrée, brûlante comme le sang. L'enculé croyait qu'il pouvait l'enculer, *lui*. Il appuya sur le champignon et voulut se rabattre à nouveau devant le camion, qui accéléra. Cody balança le volant vers la gauche et hurla. Le hurlement se prolongea. Un objet fila dans les airs et atterrit sur ses jeans trempés d'essence. Ses jambes prirent feu, puis son ventre, son torse... « J'ai mal ! Maman, s'il te plaît ! Au secours ! » Mais c'était elle qui avait jeté l'allumette et l'instant d'après, la Mercedes s'envola, Martin pesant si fort contre la ceinture qu'il crut que son dos allait se briser. Le temps qu'il ouvre la bouche pour pousser un cri, la voiture retombait par terre.

« Tu as eu de la chance, dit Connie. C'est le médecin qui l'affirme. Merde, John, tu aurais pu te tuer ! »

Martin la dévisagea. Elle avait couru de sa classe aux urgences ; de la craie tachait l'épaule de son pull marine. Sa figure était aussi blanche que cette poussière. Le médecin, qui n'était pas Hasselbach mais un interne pakistanais dont il échouait à prononcer le nom, les observait sans un mot. Connie enlaça Martin. Elle sentait la craie, le parfum ; son jeune corps tremblait. Il avait envisagé d'appeler Elizabeth depuis les urgences, mais on n'était pas mercredi.

« Vous pouvez retourner chez vous, entonna le docteur d'une voix chantante, mais vous devrez revenir si vous avez le flou dans la vision, du vertige, de la douleur au cou.

– Merci, docteur, dit Connie en lâchant Martin. Chéri, tu peux marcher ?

– Bien sûr que je peux marcher. » Mais sur le parking, il dut s'appuyer sur l'épaule crayeuse de sa compagne.

« Qu'est-ce que tu as ? Un vertige ? La vision floue ? Une douleur au cou ? Chéri ? »

J'ai honte, faillit-il répondre. *J'ai peur*. Il se rappelait très bien ce qu'il s'était passé sur la voie rapide. Il se rappelait le camion de nettoyeurs,



Stan qui l'enguirlandait, l'entrepôt de tapis. Il se rappelait Cody et John, qui n'étaient pas lui et qu'il n'était pas censé se rappeler.

« Je suis crevé, voilà tout », répondit-il à Connie. Elle le soutint jusqu'à la voiture.

« Vous pouvez vous rhabiller, lui indiqua Hasselbach. Je reviens. » Il ferma la porte. Le garde était déjà reparti.

Martin ramassa ses vêtements sur une ottomane vert clair assortie au rideau tiré sur le local d'examen pour assurer une intimité plutôt galvaudée quand on se faisait ausculter sous toutes les coutures devant un garde. Le contenu entier de la pièce était de cette couleur, censée apaiser, sans doute. Il lui fallut un effort pour enfiler ses jeans et son pull.

Hasselbach avait tenu à la présence du garde ; il craignait que Cody émerge. Martin aurait pu lui dire qu'il se faisait du souci sans raison. Cette personnalité devenait trop faible pour menacer qui que ce soit, elle aussi, bien qu'il ait perçu, tout au long de l'examen, la rage de l'autre qui exigeait de sortir en hurlant sa haine : *Tu m'as brûlé garce tu m'as brûlé salope arrête s'il te plaît maman*. Il avait dû se retenir de le libérer. Au moins Cody gardait un peu d'énergie, même s'il la tirait du souvenir d'horreurs qui n'avaient jamais eu lieu.

Il s'affala dans le fauteuil vert clair et se plaqua une main sur la figure.

Hasselbach revint dans la pièce en tenant Elizabeth par le coude. On était mercredi. « J'imagine que vous savez déjà ce que je vais vous annoncer », dit-il d'une voix douce.

Martin hocha la tête. Elizabeth, l'expression déterminée, lui prit la main.

« La tumeur grossit. Pas encore de métastases, mais cela pourrait intervenir à tout moment. Les personnalités qu'on vous a imparties sont assez mélangées pour ne plus posséder d'attributs corporels distincts. »

Vous devrez revenir si vous avez le flou dans la vision, avait dit l'interne pakistanais de sa voix chantante. Martin s'était appuyé sur l'épaule de Connie.

« La fatigue et la nausée que vous ressentez résultent bien entendu de la tumeur. Il y aura d'autres symptômes... les mêmes que la dernière fois. Mais un choix s'offre à vous, Martin. Gardez cela en tête.

– Je ne comprends pas. » Elizabeth resserra sa prise sur les doigts de son époux. « Quel choix ? »

Hasselbach ôta ses lunettes et entreprit de les nettoyer. Il détestait cette situation, l'échec de son expérience médicale. Martin lui avait servi de foutu cobaye. Non, c'était Cody qui pensait ça, Cody qui s'énervait,

► Au cœur des ténèbres

• Qui pense tout connaître de Robert Silverberg sans avoir lu **Le Seigneur des ténèbres** ne connaît rien au grand Bob (bon, OK, j'exagère un brin...). Mais disons que c'est un peu comme avoir lu tout Pierre Pelot sauf **C'est ainsi que les hommes vivent**. Le Livre de Poche a donc eu l'excellente idée

de rééditer le monstre (1054 pages sans une once de SF, mais où claque le souffle de l'aventure humaine extrême, à tous points de vue), la toute première édition poche, en fait, de ce récit époustouffant servi par une traduction de Nathalie Zimmermann au niveau de l'ensemble : à couper le souffle. À mon sens, le grand-œuvre d'une œuvre immense...

► PRIX DES LECTEURS DE BIFROST 2017 : LES LAURÉATS

• L'un des participants au vote du présent millésime (un abonné poussant le bon goût jusqu'à afficher le même patronyme que notre rédac'teur vénéré — il se reconnaîtra) faisait remarquer dans le courrier accompagnant ses choix qu'après des « présidentielles ennuyantes » et des « législatives barbantes », était enfin arrivé le temps de la meilleure élection de l'année. Comme il a raison ! Toutefois, avant d'entrer dans le vif du sujet, l'haletant résultat qui déterminera quelles sont, selon vous, les meilleures nouvelles publiées dans nos pages au cours de l'année passée, avec à la clé, rappelons-le, 500 € pour le lauréat francophone, il importe de balayer d'emblée le suspens insoutenable courant depuis des mois : avons-nous, oui ou non, fait péter la barre des 149 bifrostiens, braves parmi les braves, ayant participé à notre millésime 2016 ? Hélas, trois fois hélas, la réponse est non... Nous n'avons pas fait « péter la barre » ; on l'a carrément explosée !!! En effet, tenez vous bien : ce ne sont pas 149 abonnés qui se sont mobilisés, ni même 150. Oh que non ! Ce sont bien 151, oui madame, 151 abonnés, qui, via notre forum dédié, la Poste ou notre adresse email, ont joué le jeu et fait l'exceptionnel effort de nous communiquer leur vote. Un grand merci à eux, sincèrement : ils rejoignent ce cercle restreint, cette coterie de qualité qui peut, à juste titre, se targuer de défendre la SF et ceux qui la font ! Passons maintenant aux lauréats...

Pour les nouvelles étrangères, Ken Liu, un habitué du Prix des lecteurs de *Bifrost*, se place cette année encore sur le podium de vos nouvelles préférées avec 14 % des suffrages pour « *Le Fardeau* ». Quant à « *Ligne de marée* », d'Elizabeth Bear, le texte devra se contenter de son prix Hugo, échouant ici à une deuxième place honorable avec un score de 19 % des votes exprimés.

Du côté des francophones, l'esprit aiguisé n'aura pas manqué de remarquer combien nous avons bien fait les choses : n'ayant publié que trois nouvelles dans cette catégorie en 2017, on connaissait d'emblée le podium (il en ira différemment cette année, croyez-nous sur parole). Cette situation exceptionnelle avait toutes les chances de produire un résultat à l'avenant, les votes ne pouvant guère, par conséquent, se disperser. Bref, très loin derrière, « *L'Histoire de Marshall Grove* », signée Jean Ray, se hisse à la troisième place avec le score famélique de 6 % des suffrages. Un résultat qui n'a rien à voir avec celui des deux premiers... d'autant que, chose incroyable et inédite dans l'histoire du Prix des lecteurs de *Bifrost*, une seule voix — oui, *une seule* ! — sépare le premier texte de son dauphin cette année. Bref, sortie deuxième des urnes... la novella de Laurent Genefort, « *Carnaval, l'Aire Tripartite* » — Laurent, qui rate ainsi le doublé d'un souffle.

Sont donc déclarés :

✓ PRIX DES LECTEURS DE *BIFROST* 2017, CATÉGORIE NOUVELLE FRANCOPHONE :

« **Proscenium** », de **Thierry Di Rollo** (in *Bifrost* 85)

✓ PRIX DES LECTEURS DE *BIFROST* 2017, CATÉGORIE NOUVELLE ÉTRANGÈRE :

« **Avec ses yeux** », de **Liu Cixin** (in *Bifrost* 87)

Toutes nos félicitations aux auteurs, notre camarade Thierry Di Rollo en tête, qui empoche les 500 balles rituelles, et dont le texte aura été plébiscité par près de 46 % des votants (et 29 % pour Liu Cixin, soit dix points de plus que le texte de Bear, un score assez notable au vu du nombre de candidats présents dans cette catégorie).

Et merci encore aux 151 abonnés investis, motivés, impliqués, y compris ceux qui ont voté blanc, car il y en a — vous êtes le cœur battant de *Bifrost*.

Enfin nous avons, comme de coutume, recouru à une main innocente (quand bien même est-elle dotée de trois doigts...) pour tirer au sort deux heureux élus parmi vous, les votants (répétons-le : les photos, aussi compromettantes qu'elles puissent être, n'influencent en rien le tirage au sort, n'en déplaie au rédac'teur). Aurélie Bonnaure et Thomas Blondiaux recevront chacun un exemplaire des bouquins offerts par nos partenaires (merci à eux aussi, bien entendu), à savoir **Few of Us**, de Luvan (Dystopia Workshop), **La Cinquième saison**, de N. K. Jemisin (J'ai Lu, coll. « Nouveaux millénaires »), **Danses aériennes**, de Nancy Kress (Le Bélial') et **Le Cinquième principe**, de Vittorio Catani (La Volte).

Pour le reste, rendez-vous l'année prochaine à l'occasion d'un nouveau Prix des lecteurs — même lieu, même date à un an près. En vous souhaitant à tous une année 2018 qui déchire côté lectures ; en tout cas, nous, c'est ce qu'on va tâcher de vous apporter...

This is the end...

La revue *Bifrost* est éditée par les éditions du Béalial'
Sarl sise au 50 rue du Clos, 77670 Saint Mammès, France
Tél : 01 64 69 53 00 - Fax (qui marche plus) : 01 64 69 53 02
email : revuebifrost@gmail.com

site : www.revue-bifrost.fr – blog : <http://blog.revue-bifrost.fr>

Directeur de publication : Philippe GADY

Rédacteur en chef : Olivier GIRARD

Secrétaire de rédaction : Pierre-Paul DURASTANTI

Comité littéraire :

Pierre-Paul DURASTANTI, Olivier GIRARD et Erwann PERCHOC

Ont collaboré à ce numéro :

Maëlle Alan, Elizabeth Bear, Bertrand Bonnet, Philippe Boulier, Pierre Charrel, Isabelle Dauphin, Thomas Day, Pierre-Paul Durastanti, Claude Ecken, Romain Étienne, Frasier, Philippe Gady, Raphaël Gaudin, Karine Gobled, Ellen Herzfeld, Anne-Sylvie Homassel, Éric Jentile, Olivier Jubo, Nancy Kress, Roland Lehoucq, Laurent Leleu, Sam Lermite, Jean-Pierre Lion, Dominique Martel, Xavier Mauméjean, Linda Nagata, Org, Bruno Para, Erwann Perchoc, Alain Sprauel, J.-Sébastien Steyer, Ketty Steward, Cid Vicious, Dominique Warfá, Nicolas Winter.

Impression :

Nouvelle Imprimerie Laballery - Clamecy (France)

Diffusion - Distribution :

CDE 1 - Sodis

Remerciements :

Au Père Noël, qui, dans sa hotte sponsorisée par le CNL, nous a amené un nouvel iMac top moutoute ! À l'excellent Tarik Messelmi, et pas que pour le Nikka ; aux Quarante-Deux, qui sont pour beaucoup dans le présent dossier, pour dire le moins ; à Bénédicte Lombardo, qui a décidé qu'elle devait toujours figurer dans les présents remerciements, un point c'est tout ; à Ada Palmer, parce qu'elle est chouette ; au Club de Tennis de Table de Champagne sur Seine, qui essore comme il faut le trop-plein d'énergie du Boss, et c'est pas dommage ; à tous les votants du prix des lecteurs de Bifrost (sérieux, c'est cool pour eux !) ; à toutes les filles gravitant dans la SF, auteures, éditrices, traductrices et autres lectrices et chroniqueuses, à qui ont dédié ce premier numéro de l'année ; à Gaston Gady, qu'on embrasse très fort ; à Olivier Legendre, qui se bat pour la SF ; et à tous ceux qui nous ont soutenus et nous soutiendront, à commencer par le côté obscur, évidemment...

Dépôt légal : janvier 2018

Commission paritaire 0518K83171

ISSN 1252-9672 / ISBN 978-2-913039-86-5

Bifrost est une revue publiée avec l'aide du Centre National du Livre (et pas qu'un peu !!!).

Les textes et illustrations sont © l'éditeur et les auteurs.
Les documents non sollicités sont mangés par les stagiaires.
(Même si on les lit quand même avant, surtout si c'est des nouvelles !)

Les réalisations passées, présentes et à venir des éditions du Béalial' sont dédiées à la mémoire de notre Paladin et ami Christophe Potier qui, une rouge nuit de juillet, a pris un camion pour un dragon.

Quiconque lit la présente ligne sait que le rédac'chef a rédigé son éditorial en tee-shirt et vieux calbute devant son ordinateur, au lendemain d'une soirée trop chargée...

